

Fêté le 17 septembre

Rouin¹ était de cette noble et généreuse nation irlandaise qui a donné au monde tant d'exemples d'héroïsme, à l'Église des saints innombrables, et des légions d'apôtres à la France. Il naquit dans une des îles qui avoisinent l'Angleterre, vers l'année 594 de l'Incarnation de notre Seigneur Jésus Christ. On dit que ses parents étaient d'une classe distinguée et considérables par leurs richesses. Mais, fils de princes ou d'humbles montagnards, dans un palais ou sur les rives de l'Océan, il reçut, avec la vie, le don de cette foi catholique, tendre et ardente, qui était depuis un siècle et pour toujours le glorieux patrimoine de son peuple.

Au sortir de l'enfance, la grâce l'appelle à la vie du cloître. Il se lève; il abandonne la terre pour le ciel, sa famille pour Dieu; et sans retard comme sans faiblesse, il va se consacrer à la pénitence, au travail et à l'étude, dans l'un de ces monastères célèbres dont plusieurs renfermaient jusqu'à trois mille religieux, et ressemblaient ainsi à de grandes villes.

Remarqué pour son savoir et sa piété, il fut élevé aux ordres sacrés, puis à la prêtrise. D'anciens historiens affirment aussi qu'il reçut la consécration épiscopale, probablement à l'âge de trente ans et vers 624; et cela ne nous semble nullement incroyable, car l'organisation de l'Église irlandaise jusqu'au douzième siècle fut presque uniquement conventuelle; la division du territoire en diocèse n'existait pas; les évêques étaient moines ou subordonnés aux abbés des grands monastères. On put donc le voir allier les fonctions pontificales aux vertus cachées du cloître. Toujours soumis humblement à son supérieur comme le dernier de ses frères, sans évêché, sans diocèse déterminé, il n'avait guère d'autres charges que de confirmer et d'évangéliser les peuples, d'ordonner les clercs et de leur transmettre le caractère sacerdotal.

Cependant saint Rouin brûlait du désir de répandre la vérité parmi les hommes, de se sacrifier davantage à l'avènement du règne de notre Seigneur, et d'aller, jusque dans les contrées barbares, détruire les restes du paganisme et fonder la vraie civilisation, qui est la foi en Jésus Christ et l'obéissance à son Église. Les Gaules avaient donné à l'Irlande son premier apôtre, son bien-aimé père, saint Patrice. La reconnaissance voulait que l'Irlande, tout entière convertie, devenue un centre de lumières et l'*Île des Saints*, évangélisât à son tour les Gaules dont quelques peuplades n'étaient point encore parfaitement chrétiennes. Or, depuis un demi-siècle, les moines irlandais s'élançaient au dehors et parcouraient l'Occident pour acquitter cette pieuse dette de leurs ancêtres. Semblables à des essaims d'abeilles, ils inondaient toutes les nations de l'Europe et principalement le nord de la France. Leur exemple, le récent et fameux départ de saint Colomban et de saint Gall, enfin l'impulsion sacrée de l'Esprit divin, décidèrent le jeune Rouin à sortir de sa patrie terrestre. Il lui dit un tendre et dernier adieu; et suivi de son neveu Chrodwin, de son disciple Étienne et peut-être de quelques autres, il s'embarqua et fit voile pour le pays des Francs.

Après une longue mais heureuse navigation, saint Rouin débarqua sur la terre de la Gaule-Belgique. La tradition rapporte qu'il commença par visiter les plus célèbres sanctuaires et les monastères les plus réguliers, cherchant la sagesse chrétienne avec l'ardeur que tant d'autres mettent à se procurer les richesses périssables ou à s'instruire dans les sciences profanes. Au milieu de ses pèlerinages, il entendit parler du couvent de Tholey, fondé depuis peu au diocèse de Trèves, sur les frontières de la Lorraine, et admirablement gouverné par son compatriote saint Wandelin. Il implora la grâce d'être admis, lui et ses compagnons de voyage, dans une si pieuse maison. Sa demande fut accueillie d'un consentement unanime par l'abbé et les religieux dont la joie augmenta bien davantage encore, lorsqu'ils virent les grandes vertus de saint Rouin. «Il était», dit le bienheureux Richard, «très-obéissant, savant, adonné à l'oraison, d'une charité surabondante, d'un immense dévouement à Dieu; on admirait sa patience, sa douceur et sa bienveillance envers le prochain; il se montrait toujours actif au travail, soigneux observateur du silence, remarquable par son esprit de justice et incomparable en humilité».

En ce temps-là, de toutes les abbayes qui florissaient en Belgique et jusqu'aux bords du Rhin, Tholey était la plus excellente école pour les lettres divines et humaines. La philosophie et la théologie s'y enseignaient avec un éclat merveilleux sous la direction du moine Paul, qui

¹ *Alias* : Roding, Rodinge et Rouyn; en latin : *Rodvicus, Rodincus, Rodingus, Craudingus, Chraudinus, Chraudingus, Graudingus, Ghrodingus*.

allait bientôt devenir évêque de Verdun. Rouin suivit assidûment les leçons de cet illustre docteur, et une ancienne histoire de sa vie nous le dépeint si attentif aux paroles de son maître qu'on l'eût pris pour un homme endormi ou pour une statue immobile mais quand le moment arrivait qu'il devait parler lui-même, il secouait cette sorte d'extase où l'amour de la vérité le plongeait, et son éloquence devenait pareille à un fleuve rapide.

Le professeur et le disciple, tous deux saints et savants, animés d'un égal désir de la perfection religieuse et d'un même amour du ciel, contractèrent une indissoluble amitié qui fut le charme et la force de leur vie.

Après une ou deux années d'études et de prières communes, l'élévation de Paul au siège épiscopal de Verdun les sépara, mais pour quelque temps seulement. Rouin fut le successeur de son maître et continua si fidèlement ses traditions de grande piété et de profonde doctrine, qu'à la mort de l'abbé saint Wandelin il fut chargé du gouvernement de toute l'abbaye par les suffrages unanimes des moines et par l'autorité de saint Modoald, archevêque de Trèves.

La pensée des peuplades encore à demi barbares, ignorantes et misérables, qui habitaient alors certaines contrées de la Lorraine, affligeait vivement l'esprit de saint Rouin. La vénération publique dont il était l'objet et comme la victime, au pays de Trèves, ajoutait à sa douleur. Il entendait aussi la voix bien-aimée de l'évêque Paul qui, depuis tantôt neuf ans, le conjurait de venir au secours de son diocèse de Verdun. C'était de nouveau l'appel de Dieu qui lui disait : «Sors de ta patrie adoptive et va dans la terre que je te montre». Il l'entend et il obéit. Il confie à son neveu le soin du monastère, l'avertissant de gouverner avec douceur, de donner lui-même l'exemple de la sainteté, d'avoir pour ses religieux la sollicitude d'un père et la vigilance du navigateur qui veut conduire sa barque au port du salut. Puis, il bénit ses chers enfants, il se prosterne à son tour devant eux, il implore leur bénédiction, et suivi de son disciple Étienne et de quelques autres, il s'éloigne, en pleurant, de sa chère abbaye de Tholey. C'était vers l'année 640, la douzième de son séjour dans les Gaules. Saint Paul de Verdun le reçut avec une joie indicible et lui rendit les plus touchants honneurs. Ayant promis à saint Paul de ne point trop s'éloigner de lui et de fixer sa demeure dans quelque solitude voisine, saint Rouin, accompagné de deux disciples seulement, parcourut les hautes collines et les vallées profondes de la forêt d'Argonne, cherchant avec ardeur un emplacement favorable pour y bâtir un monastère qui fût tout ensemble une maison de retraite et un centre d'apostolat. Il parvint ainsi jusqu'à la montagne nommée en ce temps-là Vasleu ou Vasloï, maintenant Beaulieu². C'est comme un promontoire couvert de magnifiques chênes et qui s'avance fièrement entre les vallées de l'Aisne et de l'Aire. On découvre de là une vaste étendue de la Champagne, du Barrois, et des anciens comtés de Clermont et de Verdun.

Le bienheureux Richard nous décrit ainsi, dans son langage naïf, la première installation de la petite colonie monastique à Beaulieu : «Le serviteur du Christ et ses compagnons très-fidèles, charmés de ce séjour, se mettent au travail. De toutes parts ils coupent les branches et déracinent les arbres de la forêt, et dans la clairière ils se construisent un abri de rameaux et de feuillages. Le repaire des bêtes fauves devient une maison de prière. Au milieu des broussailles, ne voyez-vous pas se dresser le salutaire étendard de la croix ? Dans ce désert qui n'entendait que les hurlements des loups, le glapisement des renards, le chant du rossignol ou les cris confus d'animaux et d'oiseaux de toute sorte, voici que le chœur de la psalmodie sacrée fait monter vers Dieu ses hymnes de louange; la solitude elle-même commence à célébrer son Créateur. Aussitôt le bruit de cet événement circule dans le peuple. On se raconte aux alentours que des pèlerins inconnus sont arrivés qui se bâtissent des demeures, non parmi les hommes, mais parmi les bêtes sauvages».

La renommée en vint jusqu'à, un homme riche, appelé Austrésius, qui demeurait en ce temps-là dans sa campagne d'Autrécourt³. La montagne de Vasleu faisant partie de son domaine, il s'indigna que des gens sortis, ainsi qu'il le croyait, d'une race barbare, osassent pénétrer sur son territoire et y couper des arbres pour s'en faire de petites cabanes. Il leur envoie dire que c'est une injustice d'envahir, comme ils font, le sol d'autrui; que c'est, de leur part, une témérité pleine d'orgueil et d'audace que de vouloir habiter une forêt qui n'est pas à eux; qu'ils aient, en conséquence, à se retirer promptement, sinon ils pourront bien être punis

² Le nom de *Waslogium*, *Vasleu*, *Vasloï*, semble se retrouver dans celui de *Waly*, village situé au pied de Beaulieu.

³ Autrécourt, en latin *Austresii curtis*, a pris son nom du seigneur Austrésius. C'est un village situé à une lieue de l'antique *Waslogium*.

de mort dans le lieu même où ils pensaient avoir découvert un refuge assuré. Mais saint Rouin, jugeant que l'intérêt des âmes était ici engagé, ne recula point devant les menaces de cet homme, et se prépara généreusement à souffrir la plus dure persécution. Cette vertu aurait dû toucher Austrésius; elle mit le comble à son aveuglement et à sa fureur : ses satellites accourent à Beaulieu, s'emparent des pieux solitaires, les insultent, les accablent de coups de fouet, et finissent par les expulser de la forêt. Rouin se tourna, dans son affliction, et vers le ciel et vers Rome. Pèlerin toujours infatigable, il fit un voyage au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, et, prosterné devant leurs glorieuses reliques, il implora, par leur intercession, la grâce de connaître clairement la volonté divine et de la suivre généreusement, soit qu'elle le ramenât dans les solitudes de l'Argonne, soit qu'elle lui prescrivit de se fixer ailleurs. Bientôt la voix adorable de l'Esprit de Dieu et les conseils du **successeur de saint Pierre** le déterminèrent à revenir sur ses pas et à reprendre, en dépit de tous les obstacles, son œuvre civilisatrice.

Cependant, saint Rouin et ses compagnons étaient à peine partis pour Rome, que le fier Austrésius fut accablé de châtiments surnaturels. Ses enfants meurent dans ses bras; ses riches troupeaux sont anéantis par la peste; la multitude de ses serviteurs et de ses servantes l'abandonne. Il est lui-même atteint d'une effrayante langueur, et les douleurs continues qu'il en éprouve le privent jour et nuit de tout sommeil. Il découvre aisément l'origine de tous ses maux, reconnut la main qui le frappait, déplora sincèrement la cruauté de sa conduite envers les solitaires de Beaulieu. C'est dans ces dispositions de repentir et de pénitence qu'il apprit leur retour.

Notre saint arrivait en effet, armé pour ainsi dire de la puissance divine, et triomphant par ses bienfaits et ses miracles. Au village de Resson, non loin de Bar-le-Duc, il s'était assis au bord d'une fontaine, pour se reposer des fatigues du voyage et pour prendre son frugal repas, un peu de pain et d'eau. Mais la sécheresse était alors si grande en ce pays, qu'il ne peut trouver de quoi étancher sa soif. Il invoque donc le Seigneur en réclamant de sa miséricorde l'eau que la terre aride lui refusait. Puis, par un mouvement d'inspiration céleste, il enfonce son bâton de pèlerin dans le sol desséché. Chose admirable ! s'écrie le bienheureux Richard, voici que la source bouillonne, s'élançe et remplit de ses flots le lit du ruisseau. Les campagnards accourent et contemplent cette merveille et le saint, profitant de leur religieuse émotion, achète, pour y bâtir une église, le fonds de terre où la source avait jailli. Mais, trop pauvre pour en payer le prix à la veuve qui possédait ce champ, il s'adresse de nouveau à la toute-puissance divine, et, dans le sable même de la fontaine, il recueille assez d'or pour s'acquitter de sa dette. Le champ a demeuré longtemps à l'abbaye. Mais, parce qu'il en était trop éloigné, il a été changé contre des prés au terroir de Senard. Il porte encore aujourd'hui le nom de la *Fontaine de saint Rouyn*.

Une noble veuve, qui demeurait au village d'Hargeville, souffrait d'une maladie très grave. Apprenant le double prodige opéré par l'homme de Dieu, elle l'envoya supplier humblement de daigner venir en son petit domaine. Il vint, pria pour sa guérison, et soudain elle se leva en bonne santé. Pieusement reconnaissante, elle voulut, dit le bienheureux Richard, que son bienfaiteur fût aussi son héritier, et à l'instant même elle en fit dresser le titre.

Austrésius, entendant le récit de ces merveilles et d'autres encore, était tout consterné par le remords d'avoir persécuté et flagellé un si grand saint; mais comme l'espérance se mêlait à sa douleur et à sa crainte, il le fit conjurer de ne point l'abandonner dans sa misère; et saint Rouin, très patient, très oublieux des injures qu'il avait eues à subir, se hâta de répondre à l'appel de son ancien ennemi. Il écouta, avec une indulgence vraiment paternelle, les aveux du malade, et, intercédant pour lui, il lui rendit aussitôt sa vigueur et ses forces premières. Austrésius ne voulut pas être ingrat; il donna pour toujours, à notre saint, cette même forêt de Vasleu d'où il l'avait naguère si honteusement chassé. Sa sœur, nommée Bana, affligée comme lui d'une cruelle maladie de langueur, et guérie elle-même par saint Rouin, se montra pareillement reconnaissante et généreuse : elle joignit, au présent magnifique de son frère, le don de sa maison de campagne et de sa terre qu'on appelait Bonna⁴.

Le temps de semer dans la tristesse et les larmes était passé; celui de moissonner dans la joie était venu. Saint Rouin revit avec un bonheur inexprimable la solitude de Beaulieu, les hautes montagnes avec leurs perspectives infinies, les vallées où serpente une eau si pure, et les lacs de la forêt, semblables à des perles environnées d'émeraudes. Aussitôt Dieu lui envoya

⁴ Hargeville (*Argisi villa*) est situé à quelque distance de Resson, près de Vavin-court, et sur le chemin que saint Rouin devait suivre pour revenir à Beaulieu. Près d'Autrécourt, au sud, un petit vallon porte encore le nom de *Bonne*.

de nombreux disciples avides de se former à la perfection religieuse sous sa conduite. Tous ensemble ils travaillèrent à défricher le plateau le plus élevé de cette chaîne de collines; et là, comme sur un piédestal splendide, ils bâtirent un monastère avec son cloître en arcades, ses vastes salles destinées à l'étude et au travail des mains, ses humbles cellules, ses greniers de charité pour les pauvres, son hospice pour les pèlerins, et surtout sa grande et magnifique église consacrée à Jésus Christ Sauveur du monde, en l'honneur de saint Maurice et des compagnons de ce martyr.

Rouin, ayant presque achevé son œuvre de fondation, songea à lui donner cette stabilité complète qui fait trop souvent défaut aux meilleures entreprises. Il voulut que son monastère demeurât perpétuellement en Argonne comme un foyer de vie chrétienne, comme un phare de science, comme une source de consolation pour les habitants de ces forêts. Il demanda donc au ciel un protecteur spécial, à l'Église romaine une approbation solennelle, et au roi des Francs un privilège qui mît Beaulieu à l'abri des dangers politiques.

En l'année 645, trois ans seulement après son premier voyage de Rome, il reprend le chemin de la ville éternelle. Rouin présenta sa requête au souverain Pontife et reçut l'autorisation qu'il désirait : le monastère fut ainsi appuyé sur la Pierre immuable qui sert de base à toute la chrétienté; il fut confirmé dans son existence et muni des droits sacrés que le Saint-Siège a coutume d'accorder aux abbayes régulières.

Alors notre saint revint joyeusement vers les Gaules, et quand il eut traversé les Alpes, il s'arrêta au célèbre couvent des moines d'Agaune, situé sur les frontières du bas Valais. Autrefois, dans son séjour à Tholey, il avait pratiqué la règle de ces religieux, et il avait choisi pour patron de Beaulieu, saint Maurice, leur glorieux protecteur, le chef illustre de la légion thébéenne. Brûlant du désir de posséder quelques reliques de ce martyr qui lui est si cher, et de les placer dans sa nouvelle église pour en être la force et l'ornement, il s'adresse secrètement au supérieur de l'abbaye; il lui découvre son dessein; il le supplie d'être favorable à ses vœux; il le touche par son éloquence persuasive, et lui promet en retour de grandes et riches offrandes. Le prévôt cède enfin à de si pressantes prières et s'engage formellement à les exaucer, puisqu'il le peut sans crime. La nuit suivante, car ils redoutaient l'un et l'autre la douleur et l'opposition des moines d'Agaune, ils vont au tombeau du glorieux martyr. L'abbé de Beaulieu y dépose ses présents, et reçoit l'os de l'avant-bras de saint Maurice, trésor vraiment inestimable et plus précieux pour lui que les perles et que l'or du monde entier. Et avant que les regrets et les plaintes des religieux aient pu les entraver, nos pèlerins se hâtent de quitter le Valais. Sans repos ni trêve, fortifiés qu'ils sont par leur succès et leur bonheur, ils s'empressent d'arriver aux montagnes de l'Argonne. Ils approchent enfin de leur monastère; les peuples se précipitent à leur rencontre et les accueillent avec des transports d'allégresse. Et au milieu des acclamations de cette foule émerveillée, saint Rouin dépose sur l'autel la précieuse relique, en confiant au patronage du noble martyr et en plaçant sous la sauvegarde de son nom tout ce qui appartenait déjà, et tout ce qui appartiendrait, par la suite, à l'abbaye de Beaulieu. Quelques années plus tard, et après de sérieuses délibérations, notre saint alla aussi trouver le roi Childéric II, qui tenait sa cour à Noyon. Il lui demanda de protéger, par une charte royale, les biens que possédait le nouveau monastère; ce qui lui fut accordé.

L'abbaye de Beaulieu, ainsi établie par un saint, patronnée à la fois par le ciel, par l'Église et par la société, a duré plus de onze siècles, tantôt puissante et prospère, tantôt accablée d'une multitude d'agressions et de malheurs. Enfin elle est tombée sous les coups de l'impiété révolutionnaire, et le soc de la charrue est venu sillonner l'emplacement de ses antiques constructions.

Les intérêts temporels du monastère étaient loin d'absorber toute l'attention et toute l'activité de saint Rouin. Ses prières, ses veilles, ses mortifications étaient continuelles, et les derniers religieux de Beaulieu tenaient de leurs antiques traditions qu'il ne mangeait que trois fois la semaine pendant l'Avent et le Carême. Encore qu'il fût tout concentré dans son désert, il ne se trouvait point satisfait : il lui semblait qu'il n'appartenait pas assez à Dieu; que le gouvernement de l'abbaye le divisait et enchaînait une part de lui-même aux choses créées; que l'idéal de la perfection qu'il avait entrevu, dès sa jeunesse en Irlande, et ensuite au couvent de Tholey, tardait toujours à se réaliser et fuyait devant ses efforts incomplets; qu'enfin sa vie active l'empêchait de jouir des biens ineffables de la contemplation.

Or, dans ses promenades solitaires à travers la forêt, il avait remarqué une source d'eau vive qui se sépare en deux ruisseaux et s'écoule gracieusement, sur les versants opposés de la colline, jusqu'à des étangs profonds que les chênes abritent d'un merveilleux ombrage. Ce lieu n'est séparé de l'abbaye que par une seule vallée et l'on peut en franchir la distance en moins d'une heure; et pourtant il est si calme, si religieux, si tranquille, qu'on y oublie aisément le

reste du monde pour ne plus se souvenir que du ciel. Cette solitude plut à saint Rouin; il résolut d'y passer les derniers jours de sa vie et d'y attendre en paix l'heure du suprême pèlerinage. Il rassemble donc ses frères; il leur manifeste ses désirs; il plaide la cause de sa vieillesse fatiguée, de son âme altérée de contemplation et d'amour divin. Malgré leur douleur de perdre un si bon père, les moines n'osèrent lui refuser la marque d'affection qu'il leur demandait. Saint Rouin était à peu près âgé de quatre-vingts ans, lorsque, suivi d'un seul religieux, il se retira dans l'ermitage appelé plus tard, par un sentiment de dévotion, Bonneval ou la Bonne-Vallée, mais qui est resté définitivement connu sous le nom de Saint-Rouin. Les deux solitaires se construisirent, comme au premier jour de leur arrivée dans la forêt d'Argonne, une pauvre cabane de branches et de feuillages. Sur le bord de la fontaine, ils dressèrent une croix rustique, et à quelques pas de là ils élevèrent un petit oratoire qui était le vrai centre de toutes leurs affections ici-bas. Ils y chantaient des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels et parfois il leur semblait que déjà cette vallée de misère et de larmes disparaissait, et que les portes du ciel s'ouvraient pour eux. Chaque semaine, le disciple allait chercher au monastère le pain matériel qui devait les nourrir avec l'eau du rocher et les fruits sauvages de la forêt. Aux jours de dimanches et de fêtes, le saint vieillard lui-même retournait à Beaulieu pour célébrer solennellement les divins mystères et distribuer à ses enfants bien-aimés la parole qui éclaire et vivifie les âmes. Puis toujours à jeun, il reprenait le chemin difficile et escarpé qui conduisait à son ermitage; les religieux l'accompagnaient avec joie et avec amour jusqu'au sommet de la colline qui abrite Bonneval; là, on voit encore aujourd'hui une humble croix que vingt générations ont pieusement renouvelée afin de perpétuer le souvenir des conseils et de l'adieu que le père adressait à ses fils au moment de rentrer dans son inviolable solitude. «Souvent», nous dit encore le bienheureux Richard, «et tant que ses forces le lui permirent, il revenait secrètement pendant la nuit à sa chère abbaye de Beaulieu; il la visitait doucement pour corriger ensuite les défauts, les négligences qu'il pourrait y remarquer. Et quand le chant du coq, la position des astres, ou l'étoile du matin (car saint Rouin, comme la plupart des Irlandais, était habile dans l'astronomie), quand ces signes l'avertissaient de l'approche de l'aurore, il s'éloignait inaperçu dans les profondeurs de la forêt».

Après cinq années de retraite absolue dans l'ermitage de Bonneval, le jour de la récompense et du triomphe arriva pour saint Rouin. Il sentait ses forces faiblir; le feu de la fièvre consumait les derniers liens qui retenaient cette grande âme captive en sa prison corporelle. Il fut même prévenu, suivant une tradition conservée à Beaulieu, du temps et de l'heure précise de sa mort. Alors, il ordonne à son fidèle compagnon d'avertir l'abbé saint Étienne, le priant de venir avec tous les religieux du monastère pour recommander à Dieu leur fondateur et leur père agonisant. Ils se pressent autour de lui; ils le trouvent étendu à terre sur un dur cilice, ils apprennent de sa bouche que sa délivrance est proche et que le Seigneur Lui-même l'invite à échanger les tristesses de la vie présente contre les joies de la céleste patrie. «Mourir», disait-il, «mourir afin de s'unir à Jésus Christ, ah ! combien cela est préférable aux continuelles angoisses d'un plus long séjour ici-bas !» Et comme ses religieux le conjuraient en gémissant de se laisser transporter au monastère où il serait mieux environné de soins et d'honneur, il leur répondit : «La terre et toute son étendue appartiennent au Seigneur; le lieu ne justifie point celui dont la conscience est souillée par le péché. C'est ici que je veux terminer cette vie périssable, et entrer, s'il plaît à Dieu, dans la vie future et immortelle. Pour vous, je vous en supplie, enfermez au plus tôt mon corps dans la tombe, et ainsi, fidèles aux commandements du Seigneur, vous obtiendrez vous-mêmes le repos promis aux saints dans le ciel».

Au milieu de ces discours si remplis de foi, d'espérance et d'humilité, il tomba dans une profonde défaillance et comprenant que son âme allait enfin sortir de sa demeure terrestre, il demanda instamment le saint viatique. À genoux sur la terre, il reçut une dernière fois la communion du Corps et du Sang de notre Seigneur Jésus Christ. Puis, élevant les mains vers le ciel et attendant le moment suprême du départ, il commença, dit le bienheureux Richard, à chanter un des répons que l'Église a indiqués pour les agonisants; les moines le continuèrent en y ajoutant plusieurs psaumes; et comme le saint ne pouvait plus, de sa voix éteinte, diriger la psalmodie sacrée, il en marquait encore, de la main, les pauses et les modulations.

Il conserva jusqu'à la fin toute l'énergie et toute la lumière de son esprit; la vie qui abandonnait peu à peu ses membres étincelait encore dans ses yeux. Mais voici que ses bras retombent, son corps s'affaisse; en vain les religieux veulent le soutenir; leurs larmes n'arrosent plus qu'un front inanimé; son âme s'est doucement dégagée des entraves de la chair, et, ornée des plus riches mérites, elle s'est élancée vers les biens éternels que le

Seigneur Jésus lui a préparés. C'était le 17 septembre de l'année 680, et saint Rouin avait environ quatre-vingt-six ans.

CULTE ET RELIQUES. — PÈLERINAGE DE SAINT-ROUIN.

Ses funérailles furent d'abord célébrées dans l'ermitage même et suivant toutes les règles prescrites par l'Église. Puis, son corps vénérable fut solennellement transféré à Beaulieu. Il fut déposé dans la grande église du monastère, dans un tombeau creusé, comme il l'avait demandé et ordonné, devant l'autel de saint Jean l'évangéliste mais l'affluence des fidèles et des malades fut si considérable qu'on ne put accomplir ce pieux devoir que le troisième jour.

Le sépulcre de saint Rouin devint bientôt glorieux. Les vrais croyants y reçurent de notre Seigneur une multitude de bienfaits dont le premier témoignage écrit remonte au 11^e siècle. Au 13^e, on affirmait que «la petite cellule de l'illustre solitaire était encore debout; que les malades y accouraient de toutes parts, principalement ceux qui souffraient de la fièvre; ils puisaient à la fontaine voisine une eau miraculeuse qui leur rendait la santé».

Les reliques de notre saint ne demeurèrent pas longtemps enfouies sous les dalles de l'église; et nous savons que, vers l'an 890, elles étaient renfermées dans une châsse splendide que l'évêque de Verdun, Dadon, fit apporter par les moines de Beaulieu à la grande procession annuelle du Mont-Jouy; là venaient aussi les religieux de Montfaucon avec le corps de saint Balderic, et le clergé verdunois avec les reliquaires de saint Vanne et de saint Airy; et dans cette réunion solennelle les guérisons miraculeuses étaient fort fréquentes, comme le rapporte Flodoard, l'antique historien de l'Église de Reims. Vers l'année 1030, le bienheureux Richard de Saint-Vanne, ayant pris le gouvernement de l'abbaye de Beaulieu qu'il avait reformée, écrivit l'histoire de saint Rouin son prédécesseur, et lui offrit une nouvelle châsse, plus riche que l'ancienne et admirablement ornée de ciselures d'or et d'argent.

Dès cette époque reculée, le 17 septembre était consacré par le diocèse de Verdun et par les abbayes bénédictines de ce même diocèse, à célébrer sa glorieuse mémoire. Les martyrologes monastiques et français s'accordent en cela avec les missels et les bréviaires de Verdun; et maintenant par l'autorité du Saint-Siège apostolique auquel notre saint fut si tendrement attaché, le diocèse de Verdun célèbre tous les ans sa fête, le 25 septembre, sous le rite double. Cependant, pour le pèlerinage et pour l'église de Beaulieu dédiée à saint Rouin, la fête demeure fixée au 17 septembre.

Le corps de saint Rouin ne resta point toujours dans sa chère solitude. En 1297, le terrible Henri III, comte de Bar, se jeta sur Beaulieu, pilla et brûla le monastère, détruisit l'église et s'empara de la châsse du saint fondateur pour la donner à la collégiale de Saint-Maxe de Bar⁵. Ce ne fut qu'en 1612, que Dom Isaac Noyau, prieur, et Dom Nicolas Fabius, après plusieurs instances et prières, obtinrent du doyen et des chanoines de la collégiale de Saint-Maxe, deux côtes avec deux os du bras de saint Rouin, qu'ils reçurent avec de grandes actions de grâces; ils apportèrent ce trésor sacré à Beaulieu.

Enfin la révolution française éclata; les ordres religieux furent supprimés, les abbayes fermées et vendues. En 1790, les moines de Beaulieu transférèrent les reliques de saint Rouin dans l'église paroissiale; elles y restèrent environ dix-huit mois; et quand les temples mêmes eurent cessé d'être inviolables, quand la religion fut proscrite de notre malheureuse patrie, Dom Dominique Lemaire, curé, prieur de Beaulieu, retira les ossements sacrés de leur reliquaire; puis il les renferma dans une simple caisse de bois qui fut scellée en présence de quatre témoins et confiée à Claude Joly, autrefois garde forestier du monastère, homme d'une grande probité et qui conserva ce précieux dépôt avec un soin admirable. Après la tourmente, Dom Lemaire put replacer les reliques dans leur ancienne châsse. On les reporta très solennellement à l'église, où elles sont habituellement exposées dans une niche, à droite de la nef, tout près de l'arcade du transept.

Le 21 septembre 1846, une commission ecclésiastique instituée par l'évêque de Verdun vint à Beaulieu pour constater l'authenticité des restes de saint Rouin. La messe ayant été célébrée en son honneur, plusieurs témoins furent entendus, leurs dépositions écrites, et la

⁵ Il nous semble que les reliques de saint Rouin ne furent pas transportées tout entières à Bar-le-Duc. Car, l'abbaye de Beaulieu a possédé, par la suite, un *tibia* de ce corps sacré, sans qu'on le voie figurer au nombre des reliques accordées par la collégiale de Saint-Maxe dans le cours du 17^e siècle. Cet ossement se trouvait peut-être dans une châsse séparée, et les religieux auront pu le soustraire à la rapacité du comte Henri.

châsse transportée à l'évêché. Elle y fut examinée et scellée, le 15 octobre suivant, par Mgr Louis Rossat, et aussitôt rendue à la paroisse de Beaulieu. Elle renferme aujourd'hui deux côtes et un os considérable de la jambe du saint.

Les reliques dont le comte Henri III de Bar avait enrichi la collégiale de Saint-Maxe furent également cachées pendant les fureurs de la révolution; et au retour de la paix, reconnues authentiques par M. l'abbé Rollet, ancien chanoine de Saint-Maxe, elles furent déposées dans l'église Saint-Étienne; ce sont plusieurs parties de la tête et surtout l'os maxillaire supérieur. Le crâne et une apophyse dont l'authenticité n'est pas moins certaine, sont exposés à la vénération des fidèles dans l'ermitage de Bonneval.

Pendant ces onze siècles si dévoués au culte de saint Rouin, «on n'oubliait pas», dit une intéressante notice publiée en 1865, à Saint-Mihiel, «on n'oubliait pas, dans l'enfoncement de la forêt, l'ermitage de saint Rouin. Pleins de respect pour tout ce qui rappelait sa mémoire, les religieux entretenaient le pauvre toit sous lequel il avait consommé son long sacrifice. Une chapelle attenante recouvrait sans doute le coin de terre qui lui servit de couche funèbre : modeste et vénérable sanctuaire, dont l'origine faisait toute la beauté, où l'on se figurait voir, entendre, le grand serviteur de Dieu.

«Après avoir prié avec ferveur et fait une offrande devant son image, les pieux pèlerins allaient se rafraîchir à la fontaine voisine où le saint solitaire trempa son pain de chaque jour. On a toujours cru qu'en buvant de cette eau, avec confiance aux mérites du bienheureux, les malades, ceux de la fièvre surtout, obtiennent leur guérison. On fréquentait avec beaucoup de zèle et de religion la vallée de Bonneval qui dut peut-être ce nom significatif au séjour de son premier hôte, et reçut ensuite de la reconnaissance publique, pour des bienfaits innombrables, celui de saint Rouin».

Les religieux de l'abbaye de Beaulieu n'étaient pas moins empressés à honorer cette solitude, dernier et préféré séjour de leur admirable fondateur. Ils défrichèrent alentour une certaine étendue de bois afin de rendre l'ermitage plus salubre; et ils y bâtirent de bonne heure une petite cellule pour un solitaire qu'ils choisissaient parmi les plus vertueux et les plus anciens du monastère, de sorte qu'il fût capable de supporter les rigueurs d'un si grand isolement, et digne de succéder, dans ce désert, à l'illustre anachorète dont il devait perpétuer le souvenir.

En 1610, l'ermitage se trouva malheureusement sécularisé et gardé par des laïques. En l'année 1626, on construisit, sur l'emplacement d'une chapelle ruinée dont les fondations ont été reconnues en 1866, un nouveau sanctuaire assez élégant, composé de trois travées ogivales et d'un chœur voûté. Il tient, par un de ses côtés, aux modestes bâtiments réservés à l'ermite. Cet oratoire et ses dépendances furent vendus, le 18 mars 1791, par-devant le directeur du district de Clermont. Mais, tandis que la grande abbaye de Beaulieu tombait misérablement sous le marteau démolisseur, le petit prieuré de Saint-Rouin demeurait debout et intact, comme pour éterniser le souvenir d'une admirable vertu et pour relier notre génération, si peu chrétienne, aux générations plus croyantes d'autrefois. Un témoin très-fidèle et très-instruit des événements relatifs à notre ermitage, a constaté que nul de ceux qui se succédèrent là, à titre de propriétaires ou de fermiers, ne détacha une pierre de cette antique fondation. Néanmoins, ta pauvre chapelle, interdite par l'autorité diocésaine et convertie en grange, ne s'améliorait pas avec les années. En 1865, le dernier propriétaire annonça la vente des matériaux de la chapelle, qu'il se voyait obligé de démolir, à son vif regret, à cause de l'effondrement prochain. Cette occasion parut offerte par la divine Providence pour rendre l'ermitage à la religion qui l'avait bâti, et à la piété des peuples qui l'avaient tant aimé. Un appel fut fait à la charité chrétienne. Les paroisses environnantes et un grand nombre de personnes généreuses de pays plus éloignés y répondirent si bien que non-seulement on put acquitter le prix de la chapelle, des bâtiments et du petit domaine adjacents, mais encore, et dès l'année 1866, consolider les murailles et les voûtes ébranlées, acheter les objets nécessaires au culte divin et inaugurer les exercices du pèlerinage renouvelé. Notre saint-père le pape Pie IX et Mgr l'évêque de Verdun l'ont enrichi de plusieurs indulgences. Depuis la restauration de ce pèlerinage (17 septembre 1866), le saint sacrifice de la messe est régulièrement célébré dans la chapelle, à huit heures du matin, tous les jeudis de la bonne saison, c'est-à-dire du 15 mars au 15 novembre et les sacrements de pénitence et d'eucharistie y sont conférés aux pieux visiteurs. La chapelle et l'ermitage attendant sont devenus la propriété du diocèse de Verdun; ils sont administrés par des prêtres que l'autorité épiscopale a désignés.

Nous avons abrégé l'excellente notice sur *Saint Rouin et son pèlerinage*, par M. Jules Didiot, docteur en théologie, chanoine honoraire de Bayeux, conservateur de la bibliothèque publique de Verdun. Verdun, 1872.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 10